

« Droit de réponse » au compte-rendu de l'ouvrage  
*Corpus numériques, langues et sens* par Damon  
Mayaffre (*Corpus* n° 14, 2015)

Debono M., Feussi V., Pierozak I. et De Robillard D.

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/corpus/3703>

ISSN : 1765-3126

**Éditeur**

Bases ; corpus et langage - UMR 6039

**Référence électronique**

Debono M., Feussi V., Pierozak I. et De Robillard D., « « Droit de réponse » au compte-rendu de l'ouvrage *Corpus numériques, langues et sens* par Damon Mayaffre (*Corpus* n° 14, 2015) », *Corpus* [En ligne], 18 | 2018, mis en ligne le 09 juillet 2018, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/corpus/3703>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# « Droit de réponse » au compte-rendu de l'ouvrage *Corpus numériques, langues et sens* par Damon Mayaffre (*Corpus* n° 14, 2015)

Debono M., Feussi V., Pierozak I. et De Robillard D.

---

## NOTE DE L'AUTEUR

Mayaffre D., compte-rendu de « Marc Debono (dir.), *Corpus numériques, langues et sens. Enjeux épistémologiques et politiques*. Bruxelles : Peter Lang, 2014 », *Corpus* 14, 2015 [en ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/corpus/2722>. Dans notre réponse, les citations du compte-rendu de DM visent à faciliter la présente lecture d'un lecteur non informé du texte de notre interlocuteur. Ces pratiques participent aussi sans doute à certaines attentes, même si nous ne voudrions pas être suspectés d'enfermer notre lecteur dans un horizon limité.

## Préalables

- 1 S'il nous paraît important de poursuivre la discussion, appelée de nos vœux, avec les tenants de l'herméneutique « matérielle » / « numérique » (Mayaffre 2006), cette « réplique » (cf. Jullien 2007) aux commentaires que Damon Mayaffre (désormais DM) a pris le temps de nous adresser sera brève, l'ouvrage collectif *Corpus numérique, langues et sens. Enjeux épistémologiques et politiques* (Debono [dir.], 2014) proposant d'assez larges développements quant aux termes de ce débat<sup>1</sup>. Dans cet esprit, nous ne reviendrons que sur trois points du compte-rendu de cet ouvrage.

## 1. Un ouvrage « polémiquement agonistique »

- 2 Commençons par la conclusion, d'apparence laudative, de cette lecture critique : « Parce qu'il est ouvertement critique sur la situation scientifique actuelle, sans verser pour autant dans la polémique, *Corpus numériques, langues et sens* est un ouvrage utile ». Derrière le compliment d'usage sur l'utilité de la critique, on peut se demander quel peut être le sens de cette dénégation de la valeur de la polémique, communément admise dans le milieu intellectuel comme une garantie du sérieux de l'analyse, laquelle se doit d'être plus *raisonnable* que *passionnée* ? Pourquoi l'aiguillon de la polémique ne pourrait-il pas servir une meilleure compréhension d'une « lutte agonistique » entre des protagonistes qui ont conscience de leurs désaccords<sup>2</sup> ? Et, vouloir s'en défaire n'est-ce pas mettre de côté « la valeur du désaccord » (Wagener, Ravat et Nicolas, à par. en 2018) ? La valorisation de l'absence de tonalité polémique de la critique nous semble relever d'une forme de rationalisation poussée de cette dernière, d'un rationalisme argumentatif occultant les expériences de chercheurs, qui peuvent être, ouvertement, des *adversaires*<sup>3</sup> – et, donc, l'exprimer avec un engagement phénoménologique qui n'est pas exclusif de la raison, mais, au contraire, en son cœur (cf. *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Romano 2010).
- 3 Aussi, nous recevons très bien les éléments proprement *polémiques* du compte-rendu de DM : par exemple, les lecteurs attentifs auront noté qu'un des ingrédients de sa mise en discussion de notre propos semble être de filer des métaphores<sup>4</sup>. Ces métaphores, évocatrices, servent à polémiquer, à suggérer des sens qui ne sont pas explicités/explicitables, qui « ouvrent » la réflexion sur des éléments non nécessairement rationnels ou rationalisables. Nous ne pouvons que nous réjouir de ce mode d'interpellation (les positions épistémologiques exprimées dans notre ouvrage font grand cas de la métaphore comme mode de pensée), tout en nous interrogeant sur la compatibilité de ce recours à la métaphore « polémique » avec un propos se refusant de « verser » dans ce qui semble être considéré comme un travers.

## 2. La critique située au niveau méthodologique d'un ouvrage refusant de *dissocier* méthodologie, épistémologie et métaphysique

- 4 L'ensemble des critiques formulées dans ce compte-rendu se fait sur un plan méthodologique et pratique<sup>5</sup>, ce qui est très légitime, car il est nécessaire de se demander *comment* faire de la recherche en sciences du langage, en l'occurrence traiter des corpus. Ces critiques, cependant, d'une part se constituent une cible, sans doute commode, mais à côté de la problématique de l'ouvrage en question, et, de l'autre, ne traitent pas les questions que l'ouvrage met au centre de ses préoccupations. Éliminons d'abord un faux problème manifeste : dans les articles de l'ouvrage, s'il est question d'idéalisme, il n'est certes pas « platonicien » (tout idéalisme n'est pas forcément platonicien), mais concerne ce que C. Romano appelle un « idéalisme du bas » « qui revendique l'autonomie de l'expérience à l'égard des formes supérieures de la pensée et du jugement » (Romano 2010 : 730), et qui « est une fonction infiniment intelligente, dont [E. Husserl] postule qu'elle manifeste adéquatement cette intelligence à la fois

dans le registre primitif de la perception et dans les registres supérieurs où s'accomplit la spiritualité humaine » (Salanskis 1998 : 72).

- 5 Ce type de décalage caractérise une grande partie du compte-rendu : certains des co-auteurs de l'ouvrage pensent indispensable de conserver dans une forme de débat permanent la question de la conception de l'humanité qui rend possible et organise les sciences humaines et sociales (SHS). À titre d'exemple, F. Wolff, dans son ouvrage *Notre humanité* (2010), montre que les SHS et leurs antécédents ont toujours fait reposer leurs travaux sur une métaphysique qui leur donne forme et consistance. G. Gusdorf l'argumente également dans son œuvre monumentale, en montrant comment chaque grande période pose une conception de l'humanité et de la connaissance qui, seule, permet la production de ce qu'on peut alors appeler « empirie ». Parce qu'il s'agit d'une question politique et éthique vitale<sup>6</sup>, on ne peut jamais la considérer comme close, puisque la clore signifierait que l'on est certain de savoir, objectivement et définitivement, de quoi est faite l'humanité. Dans son compte-rendu, DM interroge la conception défendue par les auteurs de l'ouvrage, à partir de sa conception des SHS et de leurs méthodologies (ce qui implique aussi d'avoir une conception de l'homme), reposant sur une métaphysique argumentable, ce qui est sans nul doute légitime. Néanmoins, encore faudrait-il que cette conception soit préalablement exposée, ou simplement signalée, pour pouvoir être débattue, ce qui n'est pas le cas. Cela donne donc l'impression qu'il n'existe et ne peut exister qu'une conception, évidente, dont DM se fait le porte-parole. Beaucoup des critiques formulées tombent par conséquent malheureusement un peu à plat, parce qu'elles traitent d'aspects fort intéressants au demeurant (*comment* faire de la recherche), mais dont on ne peut discuter qu'une fois le débat, sous-jacent, traité (*pourquoi* faire de la recherche). Cette difficulté de compréhension était facilement anticipable, puisque l'ouvrage dont il est rendu compte repose sur l'idée que la méthodologie est inséparable d'une épistémologie qui, elle-même, est solidaire d'une métaphysique, et qu'il faut les traiter ensemble, alors que dans la logique de DM, très répandue (ce qui ne signifie pas qu'elle n'est pas discutable), la plupart des questions métaphysiques et épistémologiques ont été réglées, depuis fort longtemps, et ce serait une perte de temps et un gaspillage d'énergie que de les rediscuter. De notre point de vue, c'est le fait de considérer des questions aussi importantes comme réglées qui est dangereux, et qui dépolitise<sup>7</sup> une question qui l'est, éminemment.

### 3. Pratiques du corpus comme « pare-feu critique »

- 6 Revenons sur la mise en question de notre connaissance du terrain (numérique) et de la recherche sur corpus : nous parlerions « comme les hommes d'église [qui] glosent sur le péché de chair : sans beaucoup pratiquer »<sup>8</sup>. Le sourire passé, se posent de vraies questions de fond, et nous ne saurions que remercier DM de nous les adresser aussi directement. Mais, avant de continuer, écartons d'abord le superflu. Que cette connaissance soit au contraire « quantitativement » incontestable n'a en effet que peu d'intérêt dans ce débat : nous avons connu la « chair » du corpus (sans aller jusqu'à dire, comme semble le suggérer la métaphore employée, qu'il s'agit d'un « péché » de linguistes)<sup>9</sup>, mais nous ne souhaitons pas porter la discussion sur le même plan que notre interlocuteur. Cette supposée « connaissance » du terrain numérique n'est en effet pas cela qui nous *autorise* à en parler, et à formuler nos critiques : un chercheur ne

se réduit ni à son corpus ni à ses outils, quand, par ailleurs, il peut témoigner et réfléchir à partir de ses expériences en la matière (ce qui peut jouer au travers de décennies d'expérience de corpus, et plusieurs fois, et très longtemps après). Dans un paradigme réflexif, c'est même prioritairement cela qui définit l'attitude de recherche : nous ne concevons pas la réflexivité comme une « cerise sur un gâteau », post-analyse « matérielle », ce qui est trop souvent le cas.

- 7 Mais affrontons plus directement ce reproche de méconnaissance du « terrain » numérique et de l'« eldorado » de ses corpus (Pierozak 2011) : qu'est-ce que *connaître* un terrain ? Ou – dit autrement, dans les termes de DM – en fonction de quelle « pratique » peut-on penser le connaître ? Poser la question en ces termes suppose sans doute de dégager des critères pour fixer un « degré » de « pratique » satisfaisant, qui *autoriserait* l'expert à parler, critères qui peuvent difficilement être autres que quantitatifs ou objectifs : mais à partir de combien de temps de « fréquentation » du terrain, à partir de combien de corpus compilés et retranscrits peut-on se déclarer « expert » ? Laissons les tenants de cette conception du scientifique le soin de cultiver cette problématique.
- 8 « Aller sur le terrain » semble a priori une garantie de sérieux scientifique. En dépit de contre-exemples fameux<sup>10</sup>, ce postulat pose en fait la question du degré de fréquentation, en étant parfaitement conforme aux fondements « hyper-empiriste » (Boltanski 2011) des sciences des « données brutes », rétives à une prise en compte sérieuse de l'*interprétation* (Taylor 1997). Nous avons discuté de tout cela dans notre ouvrage, ainsi que dans un texte collectif intitulé « Le sociolinguiste est-il (sur) son terrain ? » (Razafi, Robillard, Debono et Tending 2012), travaux auxquels nous ne pouvons ici que renvoyer.
- 9 Disons tout de même que si c'est cela « connaître » son terrain, si c'est la définition communément admise dans la « société des experts » (Martimort 2012) que contribue à construire une telle doxa scientifique, nous nous en désolidarisons fortement. Ne pas penser le « connaître » par une « pratique » prépondérante relève ici d'un choix épistémologique, éthique et politique : cette manière de concevoir le scientifique n'est pas compatible avec notre conception de l'homme et des sciences *humaines*, et nous apparaît par ailleurs assez risquée pour le débat démocratique.
- 10 Enfin, si la « pratique » constitue la condition *sine qua non* de la possibilité d'une critique, le débat scientifique risque d'être considérablement réduit : s'il faut *nécessairement* être générativiste pour critiquer le chomskysme, programmeur pour critiquer les dérives des algorithmes, linguiste de corpus pour parler de corpus, et finalement technicien pour parler de technique, cela condamne toute forme de critique altéritaire, ce qui est pour le moins embarrassant et ampute considérablement la réflexion.
- 11 Ne souhaitant pas une hypothétique abolition du corpus ou de la recherche « de terrain » en sciences du langage (SDL), la question que nous avons essayé de poser est bien plutôt celle de leur statut épistémologique actuel, en éclairant cette réflexion des apports d'une approche interprétative, largement minoritaire dans le champ des SHS (cf. Babich [éd.], *Hermeneutic Philosophies of Social Science*, 2017). Les tenants de l'herméneutique dite « matérielle » en conviennent d'ailleurs volontiers (cf. Rastier et les « déficits herméneutiques des sciences du langage », 2001 : 102 et suiv.) tout en choisissant de faire primer la matérialité du signe produit sur l'expérience

antéprédicative (Romano 2010), qui est à notre sens au contraire *première*. Toute la discussion porte donc sur cette divergence de *choix*, car il s'agit bien de choix.

- 12 Privilégier la matérialité du signe dans un univers spécifiquement outillé correspond tout aussi bien à un imaginaire (Pierron 2012) qui se domestique méthodologiquement, mais n'est pas pour autant indemne d'une vision métaphysique de ce qu'est l'homme. Déplacer le questionnement et le débat sur ce plan supposerait pour les SDL de quitter certaines zones de confort, justement incarnées parfois par le statut exorbitant fait aux corpus.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Babich B. (éd.) (2017). *Hermeneutic Philosophies of Social Science*. Berlin : De Gruyter.

Boltanski L. (2011). « Le pouvoir est de plus en plus savant. Entretien avec Luc Boltanski », *La vie des idées*. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Le-pouvoir-est-de-plus-en-plus.html>.

Debono M. (2013). *Langue et droit. Approche sociolinguistique, historique et épistémologique*. Fernelmont : Éditions Modulaires Européennes dans la coll. Proximités – Sciences du langage (dirigée par P. Blanchet), 390 p.

Jullien F. (2007). *Chemin faisant, connaître la Chine, relancer la philosophie. Réplique à \*\*\**. Paris : Seuil.

Martimort D. (2012). « La société des experts. Une perspective critique », in P. Haag et C. Lemieux (dir.) *Faire des sciences sociales*. Paris : Éditions EHESS.

Mayaffre D. (2006) : « Philologie et/ou herméneutique numérique : nouveaux concepts pour de nouvelles pratiques », in F. Rastier et M. Ballabriga (éd.) *Corpus en Lettres et Sciences sociales. Des documents numériques à l'interprétation*. Toulouse, Put. [En ligne] <http://www.revue-texto.net/Archives/Archives.html>.

Pierozak I. (2003). *Le français tchaté. Une étude en trois dimensions - sociolinguistique, syntaxique et graphique - d'usages IRC*, Université d'Aix-Marseille I, 3 vol., 1433 p.

Pierozak I. (2011). « Les corpus électroniques en sciences du langage : un eldorado ? », in *L'internet, corpus sauvage. Nouvelles ressources, nouveaux problèmes ?*, *Le discours et la langue, Revue de linguistique française et d'analyse du discours* 2, 1 : 15-31.

Pierron J.-Ph. (2012). *Les puissances de l'imagination. Essai sur la fonction éthique de l'imagination*. Paris : Cerf.

Rastier F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF.

Razafi E., Robillard D. (de), Tending M.-L. et Debono M. (2012). « Le sociolinguiste est-il (sur) son terrain ? Problématisations d'une métaphore fondatrice », in Blanchet P., Kebbas M., Kara A-Y. (éd.) *Pluralité linguistique et démarche de recherche. Vers une sociolinguistique complexifiée*, *Cahiers Internationaux de Sociolinguistique* 2, 2012. Disponible sur Cairn.info : <http://www.cairn.info/resume.php?IDARTICLE=CISL12010029>.

Robillard D. de (1993). *Contribution à un inventaire des particularités lexicales du français de l'Île Maurice*. EDICEF, 143 p.

Robillard D. de, Beniamino M. (co-éd.) (1996). *Le français dans l'espace francophone*. Paris : Champion - Slatkine.

Romano C. (2010). *Au cœur de la raison, la phénoménologie*. Paris : Gallimard.

Salanskis J.-M. (1998). *Husserl*. Paris : Les Belles Lettres.

Taylor (1997). « L'interprétation dans les sciences de l'homme », in *La liberté des modernes*. Paris : PUF, 137-194.

Wagener A., Ravat J. et Nicolas L. (éd.) à par. en 2018. *La valeur du désaccord*. Paris : CNRS Éditions.

Wolff F. (2010). *Notre humanité. D'Aristote aux neurosciences*. Paris : Fayard.

## NOTES

1. Nous remercions Damon Mayaffre de nous avoir très courtoisement adressé son texte avant sa publication dans *Corpus*. Précisons que notre « nous » renvoie aux contributeurs de l'ouvrage actuellement membres de l'équipe Dynadiv, qui poursuit collectivement le travail quant aux positions ici défendues. À cet égard la présente discussion participe à un nécessaire travail de « désaccordage », qui fait notamment référence au thème d'un colloque qui s'est tenu à Angers en mai 2015, et auquel plusieurs membres de l'équipe ont participé : cf. Wagener A., Ravat J. et Nicolas L. (éd.) (à par. en 2018), *La valeur du désaccord*, Paris : CNRS Éditions.

2. Nous faisons ici référence à la pensée de Chantal Mouffe sur le dissensus : « Dans la lutte agonistique, les opposants ne se traitent pas en ennemis, mais en adversaires. Ils savent qu'il y a des questions sur lesquelles ils ne vont pas pouvoir se mettre d'accord, mais ils respectent leurs droits respectifs à se battre pour faire gagner leur camp. Dans cette perspective, le rôle des institutions démocratiques consiste à fournir le cadre pour "s'opposer sans se massacrer", comme le soulignait l'anthropologue Marcel Mauss » (Mouffe C., « Macron, stade suprême de la post-politique », *Le Monde*, 01.06.2017 ; voir aussi de la même auteure : *L'illusion du consensus*, Paris : Albin Michel, 2016).

3. Ce qui signifie, aussi, reconnaître leur légitimité dans le débat.

4. Au premier rang desquelles, se trouve la très amusante métaphore « religieuse » (cf. partie 3, infra).

5. Cf. par exemple ce passage du compte-rendu : « Car l'ouvrage est explicitement militant contre l'idée que les corpus numériques puissent révolutionner nos pratiques scientifiques, contre l'affirmation qu'ils puissent prétendre à une forme d'objectivation (notamment quantitative) du langage, contre l'illusion scientiste que porterait en elle la technologisation de nos approches ; contre, au fond, ce que les auteurs ressentent comme l'épistémologie ou idéologie dominantes actuellement en SDL. "L'argumentation pour", quant à elle, apparaît moins percutante puisqu'à l'absence mentionnée d'étude concrète et positive de corpus s'ajoute pour les auteurs la difficulté d'avancer des propositions alternatives précises méthodologiquement au-delà de grands principes herméneutiques qu'il est effectivement important de rappeler ». Ou encore : « pour devenir effective ou opératoire d'un point de vue pratique ou méthodologique ».

6. Les questions éthiques et politiques ne sont donc pas déconnectées de l'épistémologie, comme semble le penser DM, écrivant au sujet du chapitre de D. de Robillard : « Ce chapitre très conséquent de 70 pages apparaît tangentiel à la problématique avant tout épistémologique de l'ouvrage et développe surtout l'aspect "politique" et institutionnel d'une recherche actuellement dominée par les appels d'offres autour des corpus ».

7. Dépolitisation qui passe par la « naturalisation » des « objets », comme l'exprime assez clairement ce passage du compte-rendu de DM : « les corpus numériques sont des objets naturels, et ils ne peuvent prétendre au statut d'absolu. Les maux dont on les accable dans cet ouvrage (empirisme impensé, positivisme des données, scientisme) ne leurs sont ni exclusifs ni définitionnels, et ils n'en sont pas responsables ni historiquement ni épistémologiquement ». La responsabilité des chercheurs tient aux choix épistémologiques dans l'appréhension de ce que DM appelle « objets naturels », choix qui peuvent (car il s'agit bien de *choix*) justement récuser cette idée objectualisante et naturalisante, posée comme une évidence non discutée.

8. Cette comparaison rappelle l'opposition, historiquement constitutive – et donc fort répandue – de nos champs de recherche, entre les chercheurs de terrains aux mains « dans le cambouis » et les chercheurs « de bureau », confortablement installés en haut de la fameuse « tour d'ivoire » académique.

Voir aussi ce passage du compte-rendu de DM : « Ces absences omniprésentes dans les contributions des 6 auteurs et le long des 216 pages du livre pourront être jugées comme dirimantes à la crédibilité de la réflexion proposée, mais peuvent se comprendre de deux manières. D'abord, les auteurs ne cachent pas leur point de vue épistémologique (cf. le sous-titre de l'ouvrage et l'ensemble des contributions), qui semble autoriser une approche surplombante, théorique et finalement platonique des choses et des corpus. Ensuite, la plupart des auteurs, Marc Debono en tête dès l'introduction, milite explicitement pour des Sciences du langage qui s'arracheraient de l'empirisme, du positivisme des données, des usages consignés en corpus pour réintroduire plus hautement les *représentations et la sensibilité des chercheurs* dans l'analyse (dès la p. 11 puis tout au long de l'ouvrage) : finalement, en prenant le parti de ne jamais traiter concrètement de corpus, dans leur matérialité linguistique, les auteurs illustrent parfaitement ce positionnement idéal pas seulement platonique mais platonicien ».

9. En nous plaçant un très bref instant sur ce terrain proposé par DM : est-il si utile de rappeler que l'ensemble des contributeurs a travaillé sur des corpus très conséquents, dans un passé plus ou moins récent ? À titre d'exemples, mentionnons le projet APR *Faire de la distance un atout : constructions qualitatives du formatif distanciel* (2013-2016, port. I. Pierozak) auquel l'ensemble des « répondants » a participé ; ou le (très lourd) corpus de thèse d'I. Pierozak (2003). V. Feussi mentionne également, dans l'ouvrage dont il est ici question, des observables issus de l'internet (p. 139). Pour d'autres « péchés de chair » impliquant des corpus, dans d'autres domaines, voir encore Debono 2013 ou Robillard et Beniamino 1996 et Robillard 1993, etc.

10. M. Mauss est-il jamais allé sur le *terrain*, faire du corpus ? Cela invalide-t-il totalement ses analyses ?

---

## AUTEURS

### DEBONO M.

Université François Rabelais de Tours – France, EA 4428 DYNADIV

### FEUSSI V.

Université François Rabelais de Tours – France, EA 4428 DYNADIV



**PIEROZAK I.**

Université François Rabelais de Tours – France, EA 4428 DYNADIV

**DE ROBILLARD D.**

Université François Rabelais de Tours – France, EA 4428 DYNADIV